

## Cette fantastique histoire

Le retour de Paris a été long. Les kilomètres n'en finissaient pas, et la nuit est tombée sur Martin comme un reproche. Doit-il s'acharner à retrouver son frère ? Agit-il par détermination ou par entêtement ? Tout devenait confus. Après tout, Olivier lui a demandé de ne pas partir à sa recherche, et les quelques lignes envoyées à l'évêché étaient claires : son frère veut tourner la page, changer de vie. L'attitude « grand reporter sur la brèche » ne lui sert finalement qu'à calmer son anxiété, tromper sa culpabilité ou flatter son orgueil. Son frère est en droit de poursuivre sa vie sans lui. C'est peut-être Daniel qui a raison.

Il s'est mis au lit inquiet, craignant que cet examen de conscience l'empêche de s'endormir. Toutes ces remises en cause lui donnaient la nausée. Il n'a jamais autant espéré le sommeil, pour ne plus penser, ne plus frémir, et c'est presque étonné qu'il s'est réveillé le lendemain, apaisé, caressé par la douce lumière d'un soleil naissant.

— Allô, Marc ? Excuse-moi de te déranger avant ta conférence de rédaction...

— Il n'y a pas de mal, c'est Nicole qui la prépare ce matin. Alors, où en es-tu dans tes recherches ?

— Je ne l'ai toujours pas retrouvé.

— Ne te décourage pas, le bout du tunnel est proche.

— J'ai aussi beaucoup appris en fouillant dans ses documents...

— ... et tu viens me proposer une série d'articles sur Jésus.

— Comment as-tu deviné ?

— Je te connais comme si je t'avais fait, répond Andrieux en riant. Marianne et Gérard m'ont parlé de votre entrevue, il y a quelques jours, et ils m'ont dit que tu étais devenu un spécialiste du Nouveau Testament.

— N'exagérons pas. Ce qui est vrai, c'est qu'Olivier a collecté des informations très intéressantes sur Jésus et les débuts de l'Église, et ce serait bien de les partager avec nos lecteurs.

— Pourquoi pas ? Comment comptes-tu t'y prendre ?

— J'ai pensé te faire un plan détaillé de la série que j'ai en tête. Je te l'envoie par mail, et on en discute. Ça va pour toi ?

— Pour moi, c'est bon. Tu me l'envoies aujourd'hui ?

— Avant midi, si j'arrive à tout boucler.

— Parfait, j'attends ça avec intérêt. Bon travail.

Laussart retrouve de l'énergie. Il sait qu'il va transpirer sur son clavier, chercher l'inspiration, et se battre avec les tournures de phrases, mais au bout de ses articles l'attend une forme de libération joyeuse. Il pressent d'ailleurs que cette série se rédigera d'une traite. Il a tous les éléments en tête, il les rumine depuis des jours, et il a très envie de coucher sur le papier de son journal cette fantastique histoire qui lui tient lieu de compagne depuis le départ de son frère. C'est l'élément le plus précieux qui le relie à Olivier. Il s'installe à son bureau, allume l'ordinateur, ouvre ses carnets, et déploie sa documentation. C'est maintenant qu'il doit donner le meilleur de lui-même.

Quel angle d'attaque donner à la série ? s'interroge-t-il en scrutant le plafond. Il ne peut pas faire état de la disparition d'Olivier, cela ne regarde pas le lecteur. Les bras croisés, il se retient d'aller faire les cent pas dans le salon, résolu à trouver d'emblée. Il va miser sur la singularité toute particulière de Jésus de Nazareth. Après tout, il n'y en a pas deux comme lui dans l'histoire de l'humanité. Il tient son entame, crée un fichier et se lance avec empressement dans la rédaction de son plan.

Tout le monde connaît Jésus ou en a entendu parler, tape-t-il les

yeux rivés sur l'écran. C'est un fondateur de religion pour certains, un marchand d'illusions pour d'autres, et pour des millions de croyants, c'est un dieu vivant leur promettant bonheur et éternité. Chacun a ses certitudes. Il y a pourtant dans l'ombre une armée de chercheurs qui tentent patiemment de résoudre le mystère Jésus. Qui était ce rabbi galiléen ? Qu'a-t-il vraiment dit et fait ? Les lignes qui suivent apportent un éclairage nouveau sur cette figure légendaire.

Iéshoua, pour reprendre son nom d'origine en araméen, vit au premier siècle de notre ère. Son pays, la Palestine, est ébranlée par des tentatives répétées d'hellénisation, une exploitation romaine récente et rude, et des poussées de fièvre messianique annonçant à tout bout de champ la fin de ce monde. Il est issu d'une famille de Galilée d'ascendance royale, comptant plusieurs frères et sœurs. Par goût personnel ou par éducation, il est versé dans la piété d'Israël, la connaissance de la Loi et des textes sacrés.

Dans la maturité de l'âge, il se rallie au mouvement baptiste initié par Jean, un parent appartenant à la tribu des prêtres. Ils prêchent ensemble l'arrivée imminente du royaume de Dieu, invitant leurs semblables à changer de vie, et à préparer cette venue. Ils parlent avec autorité, enseignent par images et symboles, guérissent quand ils le peuvent, et finissent par rassembler un mouvement conséquent autour de l'imminence de ce règne. Dieu va enfin installer cette ère de paix, de justice et de consolation promise par les prophètes. Il va restaurer la nation d'Israël, et faire de Jérusalem la capitale de ce nouveau monde auquel tous les peuples seront invités. Dieu va régner en père et maître, dans le ciel et sur la terre.

La conviction de Jésus et de Jean d'être sur la bonne voie se renforce au fur et à mesure. Il y a les visions prophétiques de Daniel qui annonçaient les temps qu'ils vivent. Les soixante-dix semaines d'années après Esdras vont bientôt prendre fin, marquant le grand dénouement de l'histoire. Les quatre royaumes qui se sont succédé en terre sainte, Babylone, la Perse, la Grèce et Rome, vont être irrémédiablement balayés par le royaume éternel que Dieu est en passe d'instaurer. La prédiction des deux messies annoncés pour la fin des temps est peut-être en train de se réaliser, avec Jean comme messie-prêtre, et Jésus comme messie-roi. Il y a le succès croissant

du mouvement parmi la population, signe parmi tant d'autres que Dieu est avec eux. Il y a la résistance de plus en plus forte de Satan à la marche vers le royaume, confirmation paradoxale que les jours du mal sont comptés.

L'arrestation et l'exécution de Jean traumatisent les adeptes du mouvement, mais ne les arrêtent pas, persuadés que ce déchaînement de violence marque l'imminence de la fin. Jésus continue sa prédication, faisant de l'amour universel la seule porte d'entrée dans le royaume de Dieu. Même s'il lui arrive de douter, il est remis en selle par la pression de son mouvement, l'enthousiasme des foules, et l'urgence des événements. Il faut porter la bonne nouvelle de la libération jusqu'au cœur de Jérusalem et du temple, car c'est là que Dieu inaugurerait son règne. Il faut porter la contradiction devant les autorités d'Israël pour qu'elles se rallient, et le peuple avec elles, à cette foi ultime. La fête de la pâque qui approche est peut-être la dernière, celle qui verra la consécration des espérances.

C'est la veille de cette fête de Pâque de l'an trente, à Jérusalem, que Jésus est arrêté par l'occupant romain, avec peut-être la complicité de Juifs hostiles au rabbi galiléen. Il est rapidement jugé, condamné au supplice de la croix, et exécuté pour sédition contre l'empire. Rome n'aime pas les agitateurs qui se font les hérauts d'un pouvoir concurrent, même s'il est attribué à Dieu. Tout aurait pu en rester là. Nombreux sont les mouvements qui ont disparu après la mort de leurs leaders. Celui de Jésus a continué, malgré les défections qui ont dû survenir après l'élimination coup sur coup des deux messies.

Laussart suspend sa frappe, balaie ses notes du regard, relit le dernier paragraphe de son plan, et se remet à écrire, satisfait.

La persistance du mouvement doit beaucoup à l'originalité de ses fondateurs. Ni Jean ni Jésus ne se sont mis en avant. Ils n'ont d'ailleurs jamais voulu fonder de nouvelle religion. Ils se sont contentés de rappeler les valeurs fondamentales de la foi d'Israël, se concentrant sur un seul message : Dieu vient, et son règne avec lui. Ils ont particulièrement insisté sur l'urgence : il n'y a plus de temps à perdre, changez de vie et tournez-vous vers l'amour sauveur. La simplicité et l'urgence du message primaient sur les messagers.

Même révoltante, la mort de ces messagers n'avait rien de fatal. Les piliers du mouvement tenaient toujours bon autour de la mère de Jésus, ses frères, et les disciples confidents de la première heure. Certains étaient même convaincus que la mort tragique de leurs maîtres pouvait concourir au plan de Dieu, le modèle du messie guerrier et triomphant faisant place à un tout autre modèle, celui du messie serviteur, souffrant, rejeté par les puissants, que Dieu relèvera et justifiera.

Ce mouvement, même décapité et amoindri, va poursuivre l'annonce de la venue imminente du royaume de Dieu. Des membres ressentent à leur côté comme une présence réconfortante, celle du maître. Ils ont l'impression qu'il est là, parmi eux, les conseillant, les encourageant. Ce sentiment de présence est parfois fort, troublant, enthousiasmant, mais ces expériences divisent. Certains doutent quand d'autres y voient la confirmation de ce qu'ils pressentaient sans trop y croire. Si le rabbi se fait sentir, se fait voir parmi les frères, c'est qu'il est vivant auprès de Dieu. Il est bien le messie souffrant, le serviteur rejeté par les autorités d'Israël que Dieu a justifié et glorifié. Comme les prophètes l'avaient annoncé, Dieu l'a ressuscité à la fin des temps, juste parmi les justes, parce que la fin des temps est bien là. Le règne arrive, et le maître l'inaugure par sa résurrection d'entre les morts.

On appellerait ça, aujourd'hui, de l'audace théologique. Laussart sourit. Les tenants de cette ligne révolutionnent les canons juifs du salut. C'est par un messie mort et ressuscité que Dieu signe la venue définitive de son règne, c'est inouï. Il va falloir l'annoncer, contre vents et marées, et ils vont l'annoncer. Certains s'en tiennent au message d'avant la pâque, d'autres le doublent de cette annonce novatrice : Jésus est vivant, Dieu l'a ressuscité. Il n'y a pas plus grand signe que le règne vient.

L'annonce de la résurrection de Jésus va rapidement se confondre avec l'annonce du royaume, et s'y substituer. Le messager devient le message. Dans l'immédiat, cette « bonne nouvelle » redonne des couleurs au mouvement. Les prêches et les opérations missionnaires sont bien plus motivants quand il s'agit d'annoncer que celui que l'on a croisé et apprécié sur les chemins de Palestine est bien le

messie qu'Israël attendait, puisque Dieu l'a relevé d'entre les morts. À terme, toutefois, cette requalification du message va entraîner une requalification des croyances et des espérances.

C'est particulièrement vrai pour les communautés juives les plus distantes de Jésus dans l'espace et le temps. Ces Juifs des pourtours immédiats de la Palestine et ceux de la diaspora disséminés à travers tout l'empire romain vivent loin de Jérusalem, des lieux d'enseignement et de vie du mouvement de Jésus. Certains reçoivent avec enthousiasme le message du messie ressuscité, garant du royaume qui vient. Beaucoup de non-Juifs sympathisants aussi, eux qui depuis longtemps sont fascinés par le Dieu unique et la rigueur morale d'Israël. Cette foi nouvelle est leur meilleur gage d'intégration dans la grande communauté des croyants.

Petit à petit, les missionnaires au long cours adaptent le message aux auditoires. Saül de Tarse, dit l'apôtre Paul, en est le meilleur exemple. Pour porter loin la foi nouvelle, il se fait Juif avec les Juifs, Grec avec les Grecs, et Romain avec les Romains. Influencés par les croyances et les divers courants de pensée qui se disputent la Méditerranée, ces propagateurs mâtinent leurs discours de références extérieures au mouvement de Jésus. Ils se veulent novateurs et modernes pour gagner les âmes et les cœurs. Ce qui sera d'abord toléré par les autorités à Jérusalem, en raison même de cette imminence du royaume qui relativise tout et rend ridicules les querelles durables, va finalement s'imposer dans les communautés juives de tout l'empire, et parmi les Grecs et les Romains acquis à la cause.

Alors que les premiers cercles du mouvement, en Judée et en Galilée, attendent toujours fébrilement le royaume et le retour de Jésus en gloire, les cercles plus distants, plus hétéroclites de l'immense diaspora en sont déjà à penser à un royaume plus universel, à une nouvelle loi selon l'esprit, à une révélation par le Logos, et à un salut plus désincarné.

Laussart se penche sur ses carnets pour vérifier deux ou trois choses puis reprend sa rédaction, fébrilement.

À l'audace théologique du messie souffrant et ressuscité va correspondre un deuxième virage fondamental dans le mouvement de

Jésus, celui du retard du règne et de la fin du temple. Jusque-là, pendant les quarante années qui ont suivi la mort de Jésus, le centre de gravité est resté Jérusalem, et l'imminence de la venue du royaume. C'est dans cette cité sainte que Dieu inaugurerait son règne, et toutes les communautés du mouvement de Jésus sont focalisées sur cet accomplissement de l'histoire. Les libertés que prennent les autres communautés du mouvement, loin de la Palestine, ont peu de poids, mais le temps passe, et le royaume ne vient pas. Même ceux à qui Jésus avait dit qu'ils ne connaîtraient pas la mort avant l'arrivée du règne ont fini par disparaître. Dans les communautés, les meneurs ont de plus en plus de peine à soutenir la foi défaillante de leurs frères.

L'écrasement par les Romains des révoltes juives en Palestine, fin des années 60, et la destruction du temple de Jérusalem en 70 ponctuent le chamboulement. Les Juifs sont réprimés, et beaucoup doivent quitter leurs terres. Les conséquences sont gigantesques. À l'intérieur du mouvement de Jésus, les références palestiniennes déclinent. Le centre de gravité n'est plus à Jérusalem, mais il est éclaté entre Alexandrie, Antioche, l'Asie mineure, la Grèce et Rome. Les branches hellénisantes du mouvement, de plus en plus nombreuses, prennent la main. À l'extérieur du mouvement, dans le judaïsme qu'on appellera plus orthodoxe de ceux qui ne croient pas à Jésus, les références au culte du temple et à ses autorités volent en éclats. Désormais, le courant pharisien reprend les choses en main pour réorganiser le judaïsme autour de la synagogue et de la Loi de Moïse.

Parce qu'après l'an 70, les attentes et les espérances du mouvement de Jésus ne sont plus tournées vers Jérusalem, et parce que les pharisiens vont petit à petit exclure des synagogues juives les adeptes du « magicien » de Nazareth, les conditions sont réunies pour une nouvelle religion. Dans son enseignement et ses lettres, l'apôtre Paul en avait déjà jeté les fondements. La nouvelle loi selon l'esprit, celle de la foi dans le Christ sauveur, devait remplacer la Torah ancienne, et le peuple des croyants à travers le monde devait figurer ce nouvel Israël selon l'esprit, successeur de l'ancien peuple élu.

Le temps passant ne fait qu'accentuer cette requalification des croyances. Le royaume « ici et maintenant » cède le pas à une promesse de « partout et plus tard ». Ce règne viendra sûrement quand tous les peuples de la terre seront baptisés. Le rabbi messager, déjà devenu messie ressuscité, se métamorphose en héros divin. La foi nouvelle se construit, ici, autour du mythe paulinien du Fils de Dieu rédempteur, du Christ sauveur, là, autour du mysticisme du Logos révélé, comme celui choyé dans l'évangile de Jean et les milieux gnostiques, là encore, autour du symbolisme croissant de rites et de sacrements, comme rencontrés dans les nombreuses religions à mystères de l'époque.

Loin de la Galilée et de la Judée, le mouvement de Jésus est devenu méconnaissable. Le Iéshoua direct, sans dogme complexe, sans spéculation mystique sur sa propre personne, pour qui rien d'autre ne comptait que la survenance du royaume de Dieu et l'urgence à s'y préparer, s'est enfoncé dans les oubliettes de l'histoire. Ses adeptes, tout autour de la Méditerranée, ne connaissent plus qu'un Seigneur glorieux, un Logos fait chair, un rédempteur de l'humanité. Ses Églises ont peu à peu remplacé le royaume. Elles se sont organisées pour résister aux persécutions du pouvoir. Elles ont patiemment étendu leur discipline. Elles se sont même mises à la spéculation de haut vol. Leurs dogmes parlent désormais d'un Dieu trine, et d'un Christ à double nature humaine et divine. Le mouvement de Jésus a pris pied dans le grand monde gréco-romain. Sa reconversion est complète.

Laussart s'arrête. Sans quitter son siège, il s'étire le dos et les bras, puis se décontracte le cou. Il évalue la longueur de son plan. Déjà quatre pages, il doit abrégé pour la fin.

Il a sans doute fallu peu de temps pour que la géniale audace du « messie souffrant ressuscité » relance définitivement le mouvement de Jésus après l'échec traumatisant de la croix.

Il a fallu quarante ans pour que la destruction du temple de Jérusalem prive le mouvement de Jésus de ses amarres juives, et l'arrime pour de bon dans le vaste univers gréco-romain.

Il a fallu un peu moins de quatre cents ans pour que ce qui restait du mouvement de Jésus se transforme en religion d'État à travers

tout l'empire, et que le christianisme épouse les besoins d'une religiosité moderne dans toute l'antiquité tardive.

Les élites romaines, d'abord hostiles à cette « superstition détestable », vont investir ce courant de pensée. Les autorités politiques, de méfiantes, voire persécutantes, vont se muer en stratèges protecteurs. En 313, l'empereur Constantin reconnaît la religion chrétienne. Soixante-sept ans plus tard, son homologue Théodose en fait la seule religion officielle. Le christianisme s'installe dans tous les recoins de l'empire. Côté cour, il régente la vie publique, et sert d'instrument au pouvoir. Côté jardin, il gagne les âmes et les cœurs par un discours rencontrant les aspirations du temps. Les anciens dieux, la mythologie poussiéreuse et les vieux cultes obsolètes finissaient par lasser. Les chrétiens ont un Dieu respectable et aimant, donnant sens à l'univers et à l'histoire des hommes, s'occupant de chacun d'eux, et leur promettant la félicité éternelle. Cette religion sent le frais, et donne des raisons de vivre.

Le Christ universel domine désormais Rome et l'empire. Il a aussi pris racine parmi les peuples du nord qui vont bientôt s'installer tout autour de la Méditerranée. Résistant et déterminé, le christianisme s'est adapté aux besoins nouveaux de toute une civilisation. Il va régner en maître incontesté pendant plus de mille ans...

Laussart a bouclé son plan. Il enregistre son fichier, se connecte à internet et envoie le mail promis à Andrieux. Sans appréhension, il espère le feu vert de son rédacteur en chef. Il sait que son patron ergotera sur l'une ou l'autre chose, mais le projet de série emportera son adhésion.

Il quitte son bureau, et se met à fouiner dans l'appartement de son frère, machinalement, la tête encore remplie du texte qu'il vient d'écrire. Il se rend à la boîte aux lettres pour y relever le courrier, donne deux ou trois coups de fil, et se prépare un petit café pour se redonner du courage. Son GSM sonne, c'est Andrieux.

— Bien, super, ton plan est séduisant. Évidemment, tu vas aussi nous expliquer ce qu'est un rabbi, un logos, un messie, et toutes ces choses un peu obscures.

— Bien sûr, tu me connais.

— Et les évangiles, tu n'en parles pas ?

— Je compte en faire un encadré pour expliquer en quoi le Jésus de la série est si distant du Jésus des évangiles.

— Tu me rassures, c'est quand même par les évangiles qu'on connaît Jésus, non ?

— Oui, même s'ils sont de fameux écrans...

— Que veux-tu dire ?

— Un écran sert de support pour visualiser, comme un film au cinéma ou un diaporama dans une salle de conférence, mais un écran sert aussi à cacher et à protéger, et il y a bien des choses dissimulées derrière nos quatre évangiles.

— Nom de Dieu, Martin, j'ai vraiment hâte de te lire. Peut-on commencer après-demain ?

— D'accord, je serai prêt. Après tout, je n'ai que ça à faire...

— Alors, je te propose une demi-page dans le journal de jeudi, une autre demi-page dans celui de vendredi, et tu finis la série par une page complète, samedi, dans le supplément du week-end.

— Très bien.

— Quand m'envoies-tu tes premiers articles ?

— Demain matin, au plus tard.

Laussart ferme son GSM, termine son café, et s'assied devant l'ordinateur. Il commence la rédaction de sa série. Le monde autour de lui n'existe plus.

— Quand on parle de Dieu aujourd’hui, tu as raison, la plupart des gens pensent sans doute à un être suprême, tout-puissant, créateur de l’univers, avec qui on peut entretenir une relation personnelle. C’est l’image commune de Dieu que nous ont apportée les grandes religions modernes, mais pour que je réponde à ta question « que penses-tu de Dieu ? », je dois préciser ce que je mets derrière le mot. Si tu m’avais demandé « crois-tu en Dieu ? », j’aurais pu me contenter de dire non, et on serait passé à autre chose.

— Que mets-tu derrière ce mot, alors ?

— Sûrement pas un vieux monsieur à la barbe blanche, assis sur un nuage, qui ressemble tellement aux dieux des mythologies anciennes que c’en est risible. Je n’y mets pas non plus le Dieu des monothéismes juif, chrétien ou musulman, celui que tout le monde ici doit avoir en tête quand on prononce le mot « Dieu », mais c’est un non moins catégorique.

— Ah bon, s’étonne Martin.

— On ne peut pas exclure qu’un tel être puisse exister.

— Par prudence, tu laisses une porte ouverte.

— Oui, mais en pratique, cela ne change rien. Un tel être peut exister, mais s’il n’interfère pas avec moi et les autres, s’il ne se manifeste pas dans ma vie, il n’a pas d’intérêt. Qu’il existe ou non, dans les faits, cela revient au même.

— Cet être ne s’est jamais manifesté dans ta vie...

— Pas que je sache, répond sereinement Ornella.

— Certains prétendent pourtant que ce Dieu a fait irruption dans leur vie, et que cela vaut la peine d’y croire.

— J’en suis heureuse pour eux, mais plutôt que les croire sur parole, j’aimerais mieux que Dieu me réserve le même sort, et entre en contact avec moi.

Olivier, qui n’a perdu aucun mot de la conversation, se lève, et se dirige vers la cuisine. Pour couper court à toute impression de fuite, il précise qu’il va chercher de l’eau, car sa soif se fait pressante.

— Il y a un autre Dieu pour lequel j’aurais un non encore moins catégorique, poursuit Ornella.

— Lequel ? s’empresse de demander Martin.

— Celui autour duquel les philosophes tournent depuis toujours,

l'Être de tous les étants, le grand architecte, le principe de toutes choses... On n'est plus dans le Dieu personnel des religions, on est dans le Dieu-concept, le Dieu-idée, le Dieu comme clef de voûte d'un système de pensées, ou comme fondement d'une représentation du monde. Vois-tu ce que je veux dire ?

— Oui, je devine...

— De nouveau, toutefois, quel que soit ce Dieu abstrait, qu'il soit partout, comme pensent ceux qui voient dans la moindre particule de l'univers une des expressions multiformes de ce Dieu, ou qu'il soit nulle part, non localisé, non matérialisé, exilé au-delà du sensible, il n'a qu'un intérêt anecdotique, documentaire, juste bon à alimenter nos conversations de salon. S'il existe mais sans aucun impact sur ma vie, il ne vaut pas davantage, pour moi, que le Dieu de la Bible ou du Coran.

— Tu es incroyante pour des raisons pratiques, pas idéologiques.

— Je ne pouvais pas mieux dire.

— Pour résumer des pages entières en une seule phrase, intervient Olivier, mon frère est un as.

— Moi non plus, ajoute Martin, touché par le compliment de son frère, je ne pouvais pas mieux dire, car je me rallie à ta vision des choses. Si je suis incroyant, ce n'est pas parce Dieu n'existe pas, puisque je n'en sais rien, mais parce que s'il existe, il se cache trop bien... et si tu savais, Ornella, comme j'aimerais qu'il existe.

La sonnette retentit, quelqu'un se manifeste au portail d'entrée. Ornella se lève, et se rend dans le hall, où elle actionne l'interphone. Une courte conversation s'ensuit, terminée par un « *grazie* » et un « *ciao* ». Elle rejoint rapidement ses hôtes, et se rassoit.

— C'était la voisine, qui me demandait si j'avais besoin de quelque chose du village. Voulez-vous un petit digestif ?

— Je veux bien du limoncello, acquiesce Olivier.

— Toi aussi, Martin ?

— Je ne connais pas cette boisson.

— C'est une liqueur de citron, qui se boit glacée, explique la maîtresse des lieux.

— C'est très bon, ajoute Olivier.

— Je goûte au limoncello, conclut Martin. Nous avons pas mal de

choses à digérer, pas vrai, frérot ?

Olivier décoche un clin d'œil approbateur. Pendant qu'Ornella assure le service, Martin se lève, et se dégourdit les jambes. Il les fera quand même, ses cent pas dans le salon, mais il garde les mains hors des poches, question de standing dans cette villa de prestige. Olivier s'étire bras et jambes sans quitter son siège. C'est pourtant l'heure de la sieste, mais il résiste à l'appel du lit. Une conversation de ce genre ne se rate pas.

L'horloge à balancier, qui trône majestueusement au milieu du salon, se met à sonner. Il est quinze heures. L'atmosphère est sereine, et Martin se souvient des jours passés à l'abbaye Notre-Dame des grâces. Il y régnait une ambiance comparable. Armé des notes de son frère, il y a fait des découvertes surprenantes. La nostalgie du séjour le gagne, il retournera volontiers dans cette abbaye.

— Ornella, interpelle Olivier en finissant son limoncello, le jeu du taquin te dit-il quelque chose ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— Tu dois t'en souvenir, toi, Martin, on y jouait quand on était petits. C'est un cadre avec, à l'intérieur, des carreaux numérotés, qu'il faut faire glisser, en ligne ou en colonne, pour les remettre dans le bon ordre. Si je me souviens bien, notre taquin en comptait quinze, et une case vide, dont on s'aidait pour déplacer les carreaux et reconstituer la suite des nombres.

— Oui, je vois maintenant, répond Martin. Il y a même une variante du jeu avec des images plutôt que des nombres. C'est comme un puzzle qu'il faut reconstituer en faisant glisser les morceaux d'image.

— J'y ai joué aussi, confesse Ornella, il y a très longtemps...

— En vous écoutant, reprend Olivier, je me suis dit que Dieu était peut-être notre case vide.

— Je ne te suis pas, reconnaît Martin, les sourcils froncés.

— Dans le jeu du taquin, il y a une case vide, perdue au milieu de tous les carreaux. Elle semble inutile, aberrante. C'est comme une tache, une énigme, une injure même. Il n'y a rien dedans, et on aurait envie de la faire disparaître. Pourtant, cette case vide est la pièce maîtresse du jeu, la clef de voûte, pour reprendre l'expression

d'Ornella. Si on annule cette case vide en y insérant un nouveau carreau, le jeu s'arrête. Tout se bloque, plus aucun mouvement n'est possible. À l'inverse, si on veut dissoudre cette case et agrandir l'espace vide en retirant d'autres carreaux, le jeu devient impossible. Les carreaux se détachent les uns des autres. Ils ne peuvent plus glisser en ligne ni en colonne. Ils gisent comme un pantin désarticulé au milieu du cadre. Tout est désorganisé. C'est le chaos.

— Et donc... lâche Martin, impatient.

— Si notre vie, notre univers ressemblent à un grand taquin, Dieu en est peut-être la case vide, une énigme pour certains, une aberration pour d'autres, mais une réalité indispensable à la bonne marche du jeu. Si tu remplis le vide, tu bloques tout. Si tu étends ce vide, tu désorganises tout. La case vide prévient le blocage et le chaos. Le vide est nécessaire, Dieu l'est peut-être tout autant. Cette comparaison vous ennuie ?

— Je trouve cette allégorie interpellante, répond Martin, mais je ne vois pas bien comment elle s'applique à nos vies.

— Je te concède que la vie et le monde ne se résument pas à une planchette carrée. Ils sont bien plus complexes que des petits carreaux et une case vide, mais ma métaphore reste valable. Comme il y a du vide au milieu des carreaux, il y a autre chose au milieu de nos vies. C'est une autre réalité que la nôtre, ou une autre dimension de notre réalité, peu importe. Ce qui compte, c'est qu'elle est indispensable à notre réalité. Elle la structure, l'organise, la rend possible, comme la case vide rend possible le taquin.

— Et tu vois Dieu dans cette autre réalité ?

— Pourquoi pas ? répond Olivier, enthousiasmé par la comparaison, et dans cette allégorie, c'est le caractère même du vide qui est le plus intéressant, car sa nature est étrange. Le vide n'est pas rien, il n'est pas le néant des philosophes, cette absence absolue de tout. Le vide est rempli de quelque chose. Dans les accélérateurs de particules, les scientifiques font émerger de ce vide, même pour un temps très court, des entités physiques inhabituelles. L'univers lui-même serait né de fluctuations du vide. Vous imaginez-vous jusqu'où pourrait nous conduire cette comparaison ? Elle signifierait que la case vide du taquin n'est pas seulement l'absence d'un carreau, mais

la présence de quelque chose, invisible, imperceptible, mais bien réel.

— Tu es bluffant avec ton taquin...

— En effet, ajoute Ornella, jusque-là silencieuse mais parfaitement attentive, cette métaphore est captivante. Elle me fait penser au documentaire que j'ai vu récemment à la télévision, qui portait sur les expériences proches de la mort, les gens qui quittent leur corps, la lumière au bout d'un tunnel...

— Je vois très bien, répond Olivier.

— Moi aussi, enchaîne Martin.

— Il y a beaucoup de recherches sérieuses sur ces phénomènes, et beaucoup de questions sans réponses, mais ce qui m'a le plus frappé dans ce documentaire, c'est l'histoire d'une jeune femme qui a subi une opération risquée au cerveau. Les détails m'échappent, mais je me souviens qu'on l'a plongée dans un quasi-état de mort artificielle. Son cœur était arrêté, son cerveau n'avait plus d'activité, et son corps avait été considérablement refroidi. L'opération a réussi, et la patiente a été réanimée sans dommage. Le plus extraordinaire, c'est qu'à son réveil, elle se rappelait de ce qui s'était passé pendant l'opération, des faits et gestes du personnel médical, des conversations échangées. Comment cela était-il possible ? Tout son corps avait été mis à l'arrêt. Son cerveau, ses yeux, ses oreilles, tous ses sens avaient cessé de fonctionner. Comment a-t-elle pu se remémorer des choses qu'elle n'avait pas pu percevoir ni enregistrer ? Les médecins et les scientifiques interrogés étaient perplexes. Ils n'arrivaient pas à expliquer le phénomène.

— Tu en penses quoi ? demande Olivier en se tournant vers son frère.

— C'est très bizarre, répond-il, intrigué.

— Moi, en tout cas, reprend Ornella, je pense que cette expérience nous invite à envisager autrement la conscience. Je croyais qu'elle était liée à notre corps, à nos sens, à notre expérimentation du réel, or cette expérience tendrait à montrer que notre conscience n'est pas exclusivement associée à notre corps. C'est comme s'il y avait une autre conscience, plus générale, plus universelle, extérieure à nous, à laquelle nous participerions d'une

manière ou d'une autre... à moins que notre propre conscience ait une dimension non-corporelle. Tu vois, Olivier, cette histoire rejoint ta métaphore du taquin. Il y a peut-être une autre réalité dans notre réalité, ou une autre dimension qui nous échappe.

— Tout cela est troublant, commente Martin.

— Ce que je peux vous dire, ajoute Ornella, c'est que la métaphore d'Olivier et l'histoire de cette patiente me confortent dans la conviction qu'il ne faut jamais verrouiller nos connaissances et nos représentations du monde. En les cadennassant, on les fige, et on prend le risque de les rendre myopes, ou de les aveugler. Plus jeune, j'avais quelques vérités bien arrêtées que je pensais indépassables.

— Quel genre de vérités ? interrompt Olivier, gourmand des confidences de la philosophe.

— Je pensais, par exemple, que le malheur fondamental des êtres humains venait du fait qu'ils se croient éternels, qu'ils vivent comme s'ils n'allaient jamais mourir. Ils trouvent révoltant de devoir finir un jour, d'abandonner derrière eux tout ce qu'ils connaissent, or le plus choquant est peut-être justement ce désir de perdurer, qui les empêche de bien vivre, intensément, jour après jour. Platon fait dire à Socrate que philosopher, rechercher la sagesse, c'est s'exercer à mourir. Je croyais que cet ego prétentieux des hommes les rendait aveugles à leur vraie nature. Ils se permettent, par exemple, de critiquer le non-sens de l'existence comme une imposture, une perversion, alors que le non-sens est peut-être la condition de base de tout ce qui est.

— Tu as changé d'avis ?

— J'en suis beaucoup moins sûre aujourd'hui.

— Tu trouves que l'homme a raison de se révolter contre le non-sens et la mort ? insiste Martin.

— Je trouve en effet qu'il a peut-être raison parce que, contrairement à mes croyances, il est possible qu'il y ait des réalités, des dimensions qui nous échappent pour l'instant, mais qui nous fondent à revendiquer autre chose que le non-sens et la mort. Le besoin d'éternité, par exemple, n'est peut-être pas un caprice. Qui sait s'il ne repose pas sur une intuition qui se révélera fondée ?

— Je me réjouis de voir que nous avons abouti au même point,

confie Olivier. Je pense comme toi que l'homme n'est pas fait pour les dogmes et les arrogantes certitudes. Il est fait pour la curiosité, l'envie d'apprendre, de découvrir et d'être surpris, car on risque d'être bien étonné quand on découvrira, un jour, tout ce qu'on ignore encore.

— C'est vous qui m'étonnez, lâche un Martin très empathique. À vous entendre, j'ai drôlement envie d'y croire. Vous êtes convaincants.

— De quoi, donc ? demande son frère.

— Qu'il y a peut-être quelque chose derrière les choses, comme le chante Voulzy, que nos yeux sont fermés, et que nos cœurs portent un voile... mais pourquoi devons-nous sans cesse deviner ? Ces choses derrière les choses ne peuvent-elles pas nous être données, le plus simplement du monde ? Il faut toujours attendre, et croiser les doigts. Il y a un code génétique à l'œuvre dans tout le vivant, et il nous a fallu un temps fou pour le découvrir. Il y a peut-être un code cosmologique à travers tout l'univers, et on est à des années lumière de le cerner. Alors, imagine-toi qu'il y ait un code sémantique derrière ce qui existe, le vivant, l'univers et tout le reste, un code qui donne sens et signification à tout... quand le saura-t-on ? Quand pourrions-nous en jouir ?

— Je te reconnais bien là, s'exclame son frère, les yeux rieurs. Tu as l'impatience des passionnés, mais peut-être aussi le complexe d'Éden.

— Le complexe d'Éden ?

— Tu m'as toujours dit qu'on vivait dans un monde cassé, mais ce monde qui ne tourne pas très bien, a-t-il jamais fonctionné parfaitement ? Y a-t-il eu un temps où il n'était pas cassé ? Il n'a peut-être jamais aussi bien fonctionné qu'aujourd'hui.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu regrettes un monde parfait qui n'a peut-être jamais existé, fréro, ou tu déplores que notre monde ne soit pas cet Éden, que le paradis ne soit pas ici, maintenant, tout de suite. Pour moi, c'est ça, le complexe d'Éden, c'est croire que le monde était mieux avant, ou que le monde parfait devrait être maintenant, sans délai.

— N'aimerais-tu pas vivre cet Éden maintenant ?

— Bien sûr que si, mais ce n'est pas le cas. Je pense qu'il n'y a jamais eu d'Éden avant nous, et que s'il y a un Éden, ce sera pour plus tard. Si ce jour advient, on comprendra sans doute le pourquoi de tes codes cachés, le pourquoi de la souffrance et de la mort. Alors apparaîtra la raison de toutes ces énigmes et de tous ces mystères qui nous obsèdent...

— Tu y crois ?

— Je l'espère tellement.

— Moi aussi, intervient Ornella, j'aimerais tant que ce jour advienne...

Ils se regardent tous les trois, sans un mot, aucun ne voulant briser la magie du moment. Tout en douceur, Olivier se met à fredonner l'air d'une chanson, puis il entame les paroles.

— *Il faut tourner la page... changer de paysage... le pied sur une berge... vierge.*

— Nougaro ? interroge Martin.

Olivier confirme d'un signe de la tête, sans s'interrompre.

— *Il faut tourner la page... toucher l'autre rivage... littoral inconnu... nu.*

Ornella découvre la chanson, et le talent d'Olivier pour le chant. Elle est pendue aux lèvres de son hôte.

— *Il faut tourner la page... redevenir tout simple... comme ces âmes saintes... qui disent dans leurs yeux... mieux... que toutes les facondes... des redresseurs de monde... des faussaires de Dieu.*

Dans le cœur de Martin, ce couplet fait mouche. Il comprend pourquoi son frère a choisi cette chanson, mais n'intervient pas et écoute jusqu'au bout.

— *Il faut tourner la page... aborder le rivage... où rien ne fait semblant... saluer le mystère... sourire... et puis se taire.*

Olivier s'arrête, regarde Martin et Ornella, et leur adresse un sourire.

— Vous voyez, dit-il lentement, devant l'ineffable, comme disaient les anciens, rien ne vaut l'élan du cœur. Le poète parle mieux. Son art est parfois le meilleur chemin vers la vérité.

— Les redresseurs de monde, c'est pour moi ? demande Martin.

— Pour toi et pour moi, pour tous ceux qui pensent tout atteindre

par le verbe, l'intellect ou l'ambition... Il faut redevenir simple, comme ces âmes saintes qui disent dans leurs yeux mieux que tous les mots des sages, la verve des doctes et l'acte des puissants.

— C'est du Iéshoua, commente Martin.

— Tout Iéshoua est là, précise Olivier, ce rivage où rien ne fait semblant, où rien ne ment...

— Et le mystère ?

— Je nous le dédie à tous les trois. Quand on a tout cherché, retourné, analysé, quand on a réfléchi à tout et discouru sur tout, vient le moment où il faut lâcher prise, aborder l'autre rivage, et devant le mystère, saluer, sourire puis se taire. Le voilà ton Éden, Martin, où tout sera don, où il n'y aura plus qu'à accueillir et contempler, jubiler et dire merci, à jamais.

Le silence s'installe à nouveau, comme s'il n'avait jamais quitté le salon. Assis à côté de son frère, Martin s'extasie sur les dernières semaines de sa vie, les plus marquantes de son existence. Il a récupéré Olivier, et s'est reconquis lui-même, découvrant les vertus de l'amour et de vraies raisons de vivre. Il est déterminé à cultiver ce bonheur, il l'entretiendra de son mieux. Plus personne ne le lui dérobera.

Olivier s'est refait une santé, il n'en doute plus. La venue providentielle de son frère y est pour beaucoup. Il a émergé des soucis, et se sent prêt à avancer. Jacques ne sera plus un obstacle. Au contraire, il sera une aide, comme Iéshoua. Au bout de la route, il y a un royaume. Les compagnons du rabbi l'espéraient, Olivier aussi est de l'équipée. Il doit viser l'autre rivage, où tout est vrai et bon, la patrie du mystère, où rien ne fait semblant.

Observant avec sympathie les deux frères, calée dans son fauteuil sans âge, Ornella est aux anges. Elle n'imaginait pas qu'à son âge, elle connaîtrait encore l'exultation qui a émaillé sa carrière. La méditation de haut vol, les causes premières, les fins ultimes, tout cela lui manquait, c'était sa vie auparavant. Ses invités l'ont tirée du sommeil, et l'ont fait reprendre pied dans ses domaines de prédilection. Elle est remise en selle, décidée à reprendre la route, et à chevaucher ses chers destriers de l'esprit.

— Allons prendre l'air dans l'olivieraie, propose Martin.